

*Réfugiés en France, ils trouvent leur place grâce à l'idée simple et lumineuse imaginée par la Fabrique nomade.*

## Rester soi-même au-delà de l'exil

PAR *Liliane Charrier*

« ZUT! MA LAME A DÉRAPÉ! » Malgré l'exclamation de Mathilde, les cinq autres apprentis autour de la table d'atelier ne cillent pas. Rivés sur leur établi, ils sont trop concentrés pour lever les yeux. Ghazaleh Esmail scrute leurs gestes par-dessus les épaules.

Cheveux de jais tirés en chignon, regard grave et tablier bleu noué autour de la taille, elle profite de l'instant de frustration de Mathilde pour faire une mise au point d'une voix douce et ferme, mâtinée d'un léger accent persan : « Si vous êtes crispée, c'est raté. Le geste doit être fluide. On ne peut pas être bijoutier et stressé. »

Élève d'un jour, Mathilde suit l'atelier « Parure persane » à la Fabrique nomade, à Paris. Créatrice de bijoux et animatrice du cours, Ghazaleh est née

à Téhéran. Toutes deux se rencontrent ce samedi 7 septembre 2019 à la Fabrique nomade, une association qui aide les migrants en situation régulière, et vécu de leur artisanat dans leur pays d'origine, à trouver place sur le marché du travail, en France.

La France, Ghazaleh la connaît bien. Elle est arrivée d'Iran il y a 15 ans pour y étudier. Aujourd'hui, elle renoue avec ses premières amours, pour « trouver son équilibre », confie-t-elle. Comme elle, Burhan le tapissier afghan, Kattayon la couturière iranienne et les autres artisans de la Fabrique animent les ateliers qui se tiennent le samedi dans les locaux de l'association, sous la haute voûte en pierre du viaduc des Arts, à deux pas de l'Opéra Bastille. Dans leur pays, tous étaient de talen-



*Aux ateliers de la Fabrique nomade, à Paris, chacun s'enrichit de l'autre. Ici, Mathilde découvre l'art de la parure persane grâce à Ghazaleh, le 7 septembre dernier.*

tueux artisans qui, en migrant, ont perdu leur métier. Et avec lui leurs repères et leur histoire, comme l'explique Inès Mesmar, fondatrice et directrice de la Fabrique nomade. « En France, ils renoncent à leur vie telle qu'ils l'ont vécue, à commencer

par leurs envies professionnelles, déplore-t-elle. Ils sont dans la survie, deviennent agents d'entretien ou de sécurité. Cette contrainte d'urgence les empêche de prendre leur place de citoyen à part entière dans le pays d'accueil. »

PHOTO : AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE M<sup>ME</sup> GHAÏTA TAUCHE-LUTHI/ASSOCIATION LA FABRIQUE NOMADE

## LA FABRIQUE NOMADE

■ **DEPUIS QUAND ?** Inès Mesmar crée la Fabrique nomade en janvier 2016.

■ **C'EST QUOI ?** Quatre salariés et une trentaine de bénévoles procurent une formation qualifiante à des artisans migrants et encadrent leur intégration sur le marché du travail. « Ici, on ne veut pas savoir ce qui s'est passé avant, tout est tourné vers l'avenir », souligne Ghàïta Tauche-Luthi.

■ **POUR QUI ?** Pour les migrants en situation régulière n'ayant pas de diplôme à faire valoir car ils ont appris leur métier avec un maître, ni le niveau scolaire ou de français pour passer des examens en France. « Le diplôme et le niveau de français ne sont pas des critères de sélection. Ce qui compte, c'est l'expérience et le désir de continuer son métier d'origine », rajoute Ghàïta Tauche-Luthi.

■ **COMBIEN D'ARTISANS ?** Une dizaine de dossiers sont sélectionnés pour chaque session de neuf mois. Depuis sa création, la Fabrique nomade a lancé 24 artisans sur le marché du travail.

■ **LE SUPPLÉMENT D'ÂME** Les ateliers du samedi (deux par semaine), ouverts à tous sur inscription en ligne, sont orchestrés par les artisans. Pour pratiquer le français et, surtout, inverser les rôles : ici, ce sont eux qui enseignent à des groupes de 5 à 12 « apprentis » (10 personnes au moins pour les groupes d'entreprise).

Source : La Fabrique nomade

Ethnologue de formation, Inès Mesmar a travaillé avec les réfugiés au Liban, puis sur l'artisanat en Inde. Pourtant, c'est chez ses parents, en découvrant un jour par hasard les

broderies réalisées par sa mère en Tunisie, au fond d'une armoire, qu'elle comprend tout ce qui se joue quand on quitte son pays. À 35 ans, Inès apprend que, avant de s'installer en France avec son mari, sa mère était brodeuse dans la médina de Tunis. Une révélation qui soulève en elle une foule de questions : Pourquoi a-t-elle nié une partie d'elle-même en quittant son pays ? Pourquoi n'a-t-elle jamais parlé de son métier à sa famille ? Pourquoi ne l'a-t-elle jamais exercé en France ? Des interrogations qui mènent à une autre, plus intime. Inès se demande alors si sa mère ne lui a pas transmis, inconsciemment, comme à ses cinq frères et sœurs, cette idée qu'il fallait vivre en se faisant le plus discret possible, ne pas chercher à être qui l'on est vraiment au fond de soi...

INÈS MESURE AUSSI à quel point le métier qu'un exilé exerce dans son pays d'accueil est déterminant pour son intégration : « Il y puise son énergie et un sens à sa vie, pour aller de l'avant et construire un nouveau projet de vie. » De son histoire personnelle, elle sait aussi que cette construction est essentielle aux générations suivantes : « Un parent qui retrouve l'estime de soi, l'envie de transmettre, permet à ses enfants de grandir dans la confiance. »

 Retrouvez les vidéos de nos personnalités solidaires sur [www.selectioncliv.com](http://www.selectioncliv.com) et sur [OneHeart.fr](http://OneHeart.fr), la plateforme web de la solidarité et de l'environnement.

Parmi les migrants en provenance de pays divers, les artisans sont très nombreux, considère Inès. Elle décide donc de les aider en les orientant vers des secteurs du marché qui ont besoin de main-d'œuvre en rapport avec leurs envies et compétences.

En 2016, elle fait sa petite enquête, frappant aux portes des centres de réfugiés et d'emploi. Ce qu'elle constate conforte son intuition : « Quand ils arrivent en France, les artisans perdent leurs réseaux, clientèle et fournisseurs. Ils ne connaissent pas le marché ; ils n'ont pas d'équivalence, puisqu'ils ont le plus souvent appris avec un maître ; ils n'ont pas le niveau scolaire requis pour passer les certificats français, sans compter l'obstacle de la langue », explique-t-elle.

Ablaye Mar, tailleur et brodeur venu de Thiès, au Sénégal, le confirme : « Beaucoup de migrants ont du talent, mais pas les connaissances pour le faire valoir. » Comme la dizaine d'artisans sélectionnés par la Fabrique nomade chaque année, l'homme de 35 ans a suivi un parcours d'insertion de neuf mois, à raison de trois jours par semaine. Il a d'abord été évalué par un artisan référent, puis il a suivi des réunions de préparation, des cours de français et des entretiens avec la conseillère en insertion professionnelle.

Il a réalisé ses créations, appris à se présenter et à valoriser ses atouts, il s'est lancé dans les salons profes-

sionnels, à la recherche de stages et de collaborations avec des designers. Et il a animé ces ateliers du samedi où les artisans réapprennent le rôle de meneur – eux qui, depuis qu'ils ont quitté leur pays, se sont résignés à la position d'éternel demandeur.

« Au début, ils sont timides puis, peu à peu, ils reprennent confiance en leurs compétences. Entre le moment où ils arrivent et celui où ils repartent, ils ne sont plus les mêmes, raconte Ghàïta Tauche-Luthi, salariée de l'association. C'est magnifique à voir. »

À LA FABRIQUE NOMADE, Ablaye Mar a été l'un des premiers, dès 2017, à trouver ce qui lui manquait pour avancer : une machine à coudre conçue pour la broderie, qui l'aidera à révéler son talent et à se faire des contacts dans un secteur où son savoir-faire est prisé : « C'est la Fabrique qui m'a présenté à l'atelier Caraco, qui travaille pour des entreprises du spectacle comme l'opéra Bastille. » Quand la directrice a vu Ablaye maîtriser des techniques très fines de broderie à la machine, elle n'a pas hésité à faire appel à lui. « Les brodeurs comme moi, il en existe très peu en France, note-t-il. Il n'y a plus de formation, notamment parce qu'elle est longue. Moi, au Sénégal, j'ai pratiqué dès l'âge de 14 ans dans l'atelier de mon cousin. »

Aujourd'hui, Ablaye Mar travaille pour de grandes marques comme Chanel ou Kenzo. Il a dû s'adapter aussi : « J'ai appris à être plus carré, plus précis, dit-il. Ici, une fois qu'un projet est validé, pas question de changer le motif, une couleur ou la date de remise, alors qu'en Afrique on improvise toujours un peu. J'ai fait les efforts nécessaires, parce que je veux réussir. » Il s'approche désormais de son plus vieux rêve : créer sa propre marque.

Ablaye Mar revient souvent à la Fabrique nomade, pour aider et encourager les nouveaux stagiaires. Exposés en vitrine, sous le viaduc des Arts, ses coussins savamment brodés, parmi d'autres créations, attirent le regard des passants. Puis, intrigués par l'effervescence créatrice qui règne au fond de la salle, les curieux lèvent les yeux et observent avec admiration Ghazaleh qui orchestre avec brio le travail de ses apprentis. Peut-être participeront-ils à leur tour aux prochains ateliers de tissage, tapisserie ou poterie.

AVEC UNE LIME choisie au toucher parmi la vingtaine d'outils alignés au centre de la table, Ghazaleh rectifie les imperfections d'un geste bref et précis. Saisissant le manche de la scie miniature, elle guide la main de Mathilde pour lui montrer comment suivre sur la plaque de laiton le patron que l'apprentie a elle-même dessiné au début de la séance.

## Solidaires !

Ce mois-ci, *Sélection Reader's Digest*, la Banque Humanitaire et OneHeart.fr soutiennent La Fabrique nomade

**Sélection**  
READER'S DIGEST



**BANQUE HUMANITAIRE**



**One Heart.fr**  
S'informez pour mieux agir

« Cette main-là ne bouge pas et c'est l'autre qui fait pivoter la plaque de métal », explique Ghazaleh. Puis, elle reprend son tour de table, observant d'un œil aiguisé le travail des bijoutiers en herbe qui sont venus suivre son atelier de parures persanes.

Mathilde a croisé le chemin de la Fabrique nomade à la Design Week, l'un des nombreux salons professionnels où l'association tient à affirmer sa présence. Elle s'est ensuite inscrite à l'atelier de parures persanes, séduite par l'idée d'acquérir un savoir-faire artisanal et par les perspectives d'insertion portées par l'association. « Maintenant, j'ai envie de devenir bénévole », dit-elle en mettant la dernière main au sautoir qu'elle a créé. Un bijou à nul autre pareil qu'elle portera chargé de souvenirs, de créativité et de son parfum des Mille et une nuits. ♦

La Fabrique nomade  
Viaduc des arts : 1 bis, avenue Daumesnil  
75012 Paris,  
tél. : 01 45 85 79 18  
<https://lafabriquenomade.com>